



SAINTE-ANNE DES PLAINES. — LE PRESBYTÈRE

LE PARDON

Le jour de la Fête-Dieu, on venait de bien des pays d'alentour à l'assemblée de Fouesnant. Tout près du village, en face de la jolie baie de la Forêt, en vue de Concarneau, s'étendait une prairie à laquelle la tradition attachait des souvenirs druidiques ; et à l'endroit même où l'on avait sacrifié des hommes à Teutatès sur les dolmens sacrés, les jeunes gars et les jeunes filles venaient, dès le matin, pour danser jusqu'au coucher du soleil.

Yves Kergall, un peu las, suivait avec son père le chemin qui conduisait à leur ferme de Piouaré. Le jeune homme était sorti la veille du séminaire de Vannes, où le curé de Sainte-Anne, intéressé par son intelligence précoce, l'avait envoyé faire quelques études. Mais le père Alain ne voulait pas avoir pour fils un savant ni un prêtre, et craignant, à certains indices, que ces travaux intellectuels ne l'enlevassent au rude labeur de la terre, il l'avait rappelé à Fouesnant.

Depuis quelques temps, ils marchaient en silence, absorbés chacun par des pensées sans doute bien différentes, quand le père :

— Il me semble, garçon, dit-il, que tu as beaucoup fait danser la grande Marie-Anne de chez Julia ? Aurais-tu sur elle des vues en mariage ?

— Oh ! non, père, répondit vivement le jeune homme.

— Ce ne serait pourtant pas un mauvais parti, car ses parents ont du bien... Enfin, tu te décideras donc pour quelque autre...

Ils se turent de nouveau, pendant que sur la route les groupes joyeux les dépassaient en devisant et en chantant. Mais tous deux s'étudiaient du coin de l'œil, le père inquiet, le fils sombre, les lèvres pincées ; celui-ci reprit le premier, comme pour répondre à une suite d'idées qu'il n'avait pas exprimées :

— Ni celle-là, ni une autre... d'ici.

— Quoi ? que veux-tu dire ? interrogea Alain en s'arrêtant.

— Je veux dire, continua Yves, d'un ton ferme, que je ne puis épouser une fille de paysans, car je ne serai jamais fermier.

— Ah ! voilà donc ce que tu avais à me dire, s'écria le vieux, la voix tremblante de colère, et frappant le sol de son bâton. Je m'en doutais, à te voir mâchonner tes mots depuis hier ! Ainsi, tu veux être prêtre ?

— Pas davantage !

— Pas davantage ? Mais alors ?...

— Je veux être artiste.

— Artiste ? répéta Alain, sans comprendre encore.

— Oui, artiste. J'ai rencontré au séminaire un vieux

prêtre qui avait reçu autrefois quelques notions de peinture, et qui avait gardé le goût du grand art ; il m'a pris en affection, il m'a enseigné ce qu'il savait, il a découvert ma véritable voie, mon avenir certain, glorieux peut-être ! Je veux être peintre.

Tout cela était dit avec chaleur, même avec un peu d'emphase. Le vieux paysan grondait :

— Peintre ! métier de propre-à-rien ! prétexte à parasser !

— Vous ne connaissez pas la carrière artistique, mon père. C'est une source de richesses et d'honneurs.

— Ta ! ta ! mon fils, promener de la couleur entre quatre planchettes, le bel honneur ! Eh bien ! je n'en veux pas, moi, de cet honneur. Entends-tu ? Moi, vivant, cela ne sera pas !

Il criait, brandissait son bâton. Les gars qui passaient, curieux, s'étaient arrêtés, faisant cercle pour écouter ces deux hommes, blêmes et se regardant avec des yeux mauvais.

— Oui, disait le fermier, je t'ai montré jusqu'ici l'exemple de l'honnêteté, du travail, de la vie simple et droite. Mon père avait peiné pour agrandir son patrimoine, et si par ta faute le malheur ne s'abat pas sur nous, je te le léguerai agrandi encore par ma

sueur de chaque jour. C'est la terre de ton sang ; si tu la reniais, tu serais un misérable !

— Tout cela est venu par votre faute, père, répondait Yves, échauffé à son tour par cette lutte d'où dépendait son avenir. Pourquoi m'avez-vous donné d'autres goûts, d'autres habitudes, d'autres espérances ? Maintenant il est trop tard ; la fièvre des villes m'attire, et non le labeur paisible des champs.

La discussion, continuée sur ce ton, en arrivait vite au point où les paroles dépassent la pensée.

— Tu seras laboureur. C'est tout ce que tu vaudras, vaniteux ! Je saurai bien briser ta sottise fierté !

— Tenez, il vaut mieux vous taire, dit enfin Yves hors de lui. Ne voyez-vous pas que je souffre plus encore lorsque vous me montrez d'où je suis sorti et où vous voulez me faire revenir ? C'est bien assez que dans la vie qui m'attend, on me jette à la face votre ignorance et la crasse où vous vivez.

Un long murmure parcourut le groupe des paysans ; Alain, lui, sentit comme un poids tomber sur sa colère. Il redressa sa haute taille, et, non plus avec l'égarément de la dispute, mais avec la magistrale autorité du père de famille, craint et respecté toujours, il s'adressa de nouveau à son fils coupable :

— Yves, tu viens de me manquer gravement, dit-il d'une voix lente : à genoux et demande pardon.

— Jamais ! J'ai dit ce que je pensais, je n'ai rien à regretter.

— Eh bien, devant tous et devant Dieu, écoute mes dernières paroles. A l'instant même tu vas tourner le dos à la maison que tu méprises, et tu n'y rentreras que lorsque tu auras abaissé ton insolent orgueil, lorsque tu m'auras demandé pardon, en présence de ces pays insultés par toi, de l'affront public que tu viens de me faire.

Entouré de ses voisins, le vieux fermier reprit d'un pas lourd le chemin de chez lui, tandis que le fils, la tête basse, le suivait des yeux, hésitant déjà entre sa fierté et l'aveu de sa faute.

L'orgueil l'emporta d'abord. Plus tard, Yves, mûri par des débuts difficiles, par l'âge, par l'éloignement et le regret, s'humilia, mais à demi. Pendant plus de vingt ans, il écrivit à son père à toutes les occasions, fêtes, anniversaires, renouvellement de l'année ; toujours ses lettres lui revinrent closes, avec la mention de la poste : *Refusée*. Peintre de talent, il fut enfin apprécié par les connaisseurs, puis par le grand public, la gloire lui vint, consacrée par des médailles, par des décorations.

Et à chaque honneur nouveau, quand une voix amie sollicitait un rapprochement, dans cette famille où des deux côtés on pleurait un moment d'égarément, le vieil Alain répliquait, inflexible :

— Je lui ai dit, là-bas, sur la route de Fouesnant, à



SAINTE-ANNE DES PLAINES. — LE COUVENT